

La maison

La maison était posée quelque part loin de la ville affolante, non loin d'un petit bois tranquille et d'un étang dormant paisiblement, suffisamment éloignée des foules urbaines et denses, de ce vacarme assourdissant et pénétrant d'un monde contemporain que le vieillard ne peut suivre car il ne le comprend plus, trop éloigné de ces remous...

A l'abri, au coin d'un jardinet peu entretenu et fait de broussailles tenaces, de ronces variées, de mauvaises herbes diverses, elle avait vécu hivers et étés nombreux, éloignée de la pollution des automobiles et des odeurs nauséabondes et mortifères qui ne cessaient de détruire la vie et les habitants.

Elle avait fait son trou loin de nos mondes obscurs où nous nous perdons trop souvent.

Sa peau rugueuse certes, grisâtre, faite de pierres et de crépi, de moellons apparents, morcelés ou de briquettes rougeâtres, de ravalements parfois, n'échappait point à la forte morsure du temps, horrible dévoreur du charme éphémère de la jeunesse déjà sur le départ.

Elle avait quelques branches de lierre qui déjà grimpaient lentement mais assurément sur ses parois solides et charnues, à la base de la construction, telles des poils de barbe sur un visage imberbe et jeune.

Les fenêtres distantes et closes laissaient cependant passer la lumière chaque journée et le frais soleil, cet ardent dévoreur de la peur effrayante des nuits sourdes et malsaines.

Chaque nuit, au départ de l'astre jaune, les volets en fer jaunâtre et légèrement rouillés, patinés se refermaient lentement dans un bruit de ferraille usagée pour cacher la demeure des insidieuses curiosités des rares humains qui passaient parfois sur le chemin qui y menait.

Chaque nuit, c'était le sombre qui régnait en maître absolu sur ce décor pittoresque et passé comme une vaste couverture recouvrant un monde familial.

Le toit volumineux et protecteur couvert de tuiles orange ou rouge et salies par les maintes intempéries ne laissait point présager l'existence de la forte charpente, pierre maîtresse de la maison, de bois, de clous, de vis et d'ardeur humaine au travail, de sueur mêlée. O charpentiers qui faites naître une œuvre maîtresse dans la durée!

Saine mais vieille dans ses atours et sans grand attrait aujourd'hui pour ceux qui sont insensibles au passé quelque peu mélancolique, la maison avait été jolie aux temps reculés comme la plupart de ses congénères, les fenêtres grandes ouvertes sur l'enfance et la jeunesse éclatante, les rires fusant de tout part.

Un jour, elle serait cette ruine probable et durable, à l'abandon, loin des hommes et de leur vie d'aventure.

Elle serait en partance pour un écrasement fatal par ces bulldozers terribles et sournois qui détruisent sans vergogne comme un seul homme le charme du passé, elle ne serait plus que cailloux au cimetière du monde terrestre et personne pour venir pleurer sur sa disparition inévitable.

Car tout meurt, tout est détruit et tout renaît cependant de façon miraculeuse.

Pour le moment, la demeure poursuivait son existence de témoin d'êtres se succédant dans ses pièces patinées, frelatées par le temps assassin et ravageur.

Il y avait au salon cette longue table de bois lourde et massive sur laquelle avaient eu lieu maints soupers de familles, accompagnée de chaises épaisses mais solides aux marques fortes sur lesquelles les assis discutaient longuement de sujets tant de fois traités, rebattus, exposés à tous.

La politique, l'enfance, la chasse, l'argent et bien d'autres choses...

Il y avait encore ce bien large et vaste buffet en chêne massif recouvert de marbre lourd et froid légèrement fendillé par endroit comprenant la vaisselle tant de fois usitée et surtout ces gros fauteuils en cuir fané où l'homme et la femme occupés à lire, à s'instruire ou à sommeiller, jetaient parfois un regard sombre et apeuré sur cette longue et solide horloge murale au regard terrible et au tic-tac insidieux et affolant qui annonçait déjà le déclin prochain de chaque chose et l'horreur qui se dessinait au loin.

O noirceur de ce monde qui se perd dans l'abîme vermoulu!

Ô vil avenir qui se dessine à l'horizon !

Funeste annonce.

O saisons de l'abîme écarlate !

Au mur ; le portrait de l'ancêtre grave et sérieux au front haut et cérébral dans un cadre majestueux veillant avec sévérité, distance mais justesse sur les vivants vieux et jeunes, rappelait un monde déjà tout autre et si éloigné du temps présent.

Les livres précieux dans leurs écrins dorés et les revues nombreuses s'épalaient dans la bibliothèque en bois verni, témoignages de la culture des habitants, de leur volonté d'apprentissage à chaque âge de leur vie. Tous les livres sur les techniques, la technologie humaine étaient voisins de ceux concernant l'architecture, la musique et tous les arts de ce monde et bien-sûr la littérature nécessaire à tout homme que la culture émeut.

Il y avait dans la cuisine aux dimensions modestes, imprégnant les murs ternes et vieillis par la graisse et la tambouille ces fortes odeurs d'huile, de fritures pour les gourmands habitués aux repas nombreux et roboratifs, lieu de découpe de tant de bêtes à cuire, qui ces poissons, qui ces agneaux, qui ces porcelets, qui ces bœufs, qui ces lapins... ravivant le goût de chacun.

Que de souvenirs olfactifs réunis en cet endroit charnel et demeuré intact !

La cuisine était la pièce du bonheur et de la joie de vivre pour des papilles excitées et aimant être surprises.

Il y avait une pièce de petite dimension dans laquelle un homme avait jadis écrit, poète

précieux au doux babil à l'âme romanesque et fébrile.

Nul doute qu'il avait passé de longues heures là, assis derrière un bureau massif à livrer ses pensées dans un cahier épais, couvert d'annotations, de ratures, de mots épicés, parfois éclairé la nuit par une simple bougie vacillante et un peu troublée, tentant de se tenir éveillé par la consommation assidue de cafés forts et excitants, brûlants breuvages.

La maison avait aussi été le théâtre des premiers pas de ces jeunes qui découvrent un instrument de musique. Et l'on avait longuement entendu à travers les murailles mélomanes les gammes acharnées et acrobatiques de collégiens apprenant le piano ou encore les danses agréables d'un jeune flûtiau au son souple et clair.

Aux étages de la demeure, se trouvaient les chambres où avaient vécu ces enfants depuis leur berceau, jeunes personnes effrayées toujours par les ogres et les sorcières dormant sous les lits de la terreur et par ces souffles épars de vagues fantômes.

On leur avait appris à craindre les loups par les histoires tant de fois contées par des parents bienveillants mais austères et besogneux.

Que de cris et de pleurs poussés en ces endroits, parfois pour peu, que de cachettes improvisées, de tyrannie des plus grands sur les jeunes frères ou les petites sœurs graciles et fluettes.

Que de jeux de poupée, de véhicules traînés sur le sol, de soldats de plomb balancés à la face des grands !

Le papier peint défraîchi sentait le moisi et se déchirait parfois, pelait tel la pomme sûre qu'on épluche. Mieux parfois, il était une ébauche de l'horreur de la chose qui se dégrade de façon terrible et inéluctable.

Les papiers peints avaient été posés les uns après les autres, usés jusqu'à la corde dans les goûts successifs de la mode.

Jadis sombres, ils s'étaient éclaircis progressivement avec leurs motifs floraux ou géométriques, leurs sujets parfois étranges voire inquiétants peut-être ou leurs décors enfantins.

Voici des couleurs étonnantes et anachroniques.

Dans l'autre chambre, plus vaste et mieux meublée de souvenirs familiaux, vivaient les parents soucieux de leurs économies et de leur progéniture, heureux de reposer le soir dans le lit de la douceur, de la simplicité et de l'amour après le travail harassant d'une journée de transports en commun et de tâches parfois insignifiantes, répétées à l'envi.

Les tiroirs de l'habitude s'ouvraient chaque jour sur le roman qu'ils écrivaient patiemment. Cousant, lisant, travaillant sobrement, reposant longuement.

Quelquefois, la chambre se couvrait de rides plus ou moins prononcées pour les folles angoisses qui avançaient inévitablement avec l'âge, il pleuvait de la tristesse aussi et des lambeaux d'amertume.

Dans le lit marécageux et recouvert de troubles somnolences, le vieillard verdâtre au front blême et à la chair sans force et maigre comme une sombre maladie fixait le plafond sans joie, au pied un urinoir aux fragrances lourdes et épaisses.

C'est ainsi qu'il vivait, loin de ses jeunes années joyeuses et ensoleillées dans un hiver long et terrible, évoluant dans une neige lourde, menaçante, épaisse, atroce et brumeuse au long chemin ardu, tortueux et désert.

Heureusement, les beaux jours revenus, c'était la joie de vivre et les doux moments de complicité, les petits regards amoureux, les clins d'œil merveilleux, les partages éclatants repoussant l'amertume hivernale.

La chambre vieillissait las de façon inéluctable et les douleurs s'accroissaient, s'amplifiaient, les peurs indicibles et parfois l'urine se changeait en sang, les délires, la folie...

Le grenier de la maison recelait des trésors sans valeur marchande bien que veillés jalousement par les habitants.

Hérités des aïeux, on y trouvait de vieilles choses dont le souvenir était toujours présent. C'était le coin des petites merveilles et de la poésie romanesque sous la charpente magnifique où de jeunes amoureux venaient conter fleurette sans angoisse du péché de chair.

Que la jeunesse est insouciante !

On trouvait sous la poussière ce vieux coffre à jouets comprenant autos pour petits,

baigneurs au nez cassé, panoplies de guerriers en herbe, petit train mécanique ou encore ces précieux éléments que l'enfance adore.

Quelques planches de bois, quelques étoffes complétaient ce décor baroque.

La cave, lieu des étrangetés fantasmées était humide et peu engageante malgré cette porte étrange qui s'ouvrait sur de vieilles bouteilles merveilleuses et divines. Du vin, des alcools et tant de bonheurs fertiles en réserve.

On y trouvait parfois des salamandres ou ces rats terribles et visqueux en quête de nourriture.

Le vieux robinet et le lavoir éveillaient la mémoire de ces draps tant de fois lavés à la main comme jadis.

Avait-on enterré quelque corps en ce lieu diabolique, découpé un cadavre ? Nul n'avait la réponse mais la cave demeurait l'endroit où l'imagination fertile s'étalait sans honte et sans pudeur.

Dans le jardin aux mille merveilles, tendrement endormi sous le soleil d'un petit printemps renaissant, une grosse tortue en bronze lourd et épais veillait sur les lieux.

Immortelle représentation de l'animal robuste et sans âge empreint de toute la sagesse du monde, elle regardait sans ciller les changements dus aux saisons différentes et nombreuses qui se succédaient chaque année sans répit.

Statue impavide et inaltérable, loin des envieux lapins trop rapides et sveltes, elle posait ses yeux sur ces bêtes parfois microscopiques qui font la vie d'un milieu que l'homme ne connaît pas ou a oublié.

Araignées de l'ombre, mille-pattes grossiers, fourmis intrépides et besogneuses, insectes maudits et microscopiques et plus encore vivaient sans difficulté sous la caresse du regard tendre de la tortue merveilleuse à la voix grave et profonde.

Au jardin, la plante dédaignée poussait à côté de la fleur la plus superbe et y causait un mélange des plus surprenants qu'un peintre aurait aimé croquer sur le champ.

La rose face au chiendent, le dahlia près de l'ortie.

Le vent doucement laissait entendre une chanson tendre tandis qu'il faisait vibrer les papillons et les abeilles chargées de pollen.

Il y avait quelques buissons aux feuilles mal taillées, des chèvrefeuilles quelque peu envahissants fort convoités par ces insectes ailés, l'esquisse d'un petit chêne prometteur qui s'élèverait beaucoup plus tard vers le ciel lumineux et fabuleux. Un ou deux arbres en fleurs et sans doute ce pommier aux fruits rebondis.

Dans un coin sombre, dessous les plantes envahissantes, la vieille carcasse rouillée d'une pauvre automobile, finissait de pourrir, s'enfonçant dans la terre sèche.

Un jour, ce fut le printemps après la sombre rigueur de l'hiver.

Et l'on vit un matin déjà au petit jour lorsque le coq chante toutes sortes de jeunes et graciles fleurs écloses sur un tapis d'herbe rase :

Elles avaient poussé en une nuit sous la tendresse du cosmos.

Le miracle de la vie frêle au mois de mars.

Ce lieu n'était point la richesse de ce monde qui aime le neuf et la nouveauté en toute chose.

Il était la douceur de vivre et la tendre nostalgie des années disparues couleur sépia qui se dessinaient par leur simple évocation.

.....

Henri vivait en ce lieu simple et affectif depuis si longtemps qu'il avait oublié tant de faits anciens qui s'y s'étaient produits.

Vieux, seul, avec sa barbe dense et broussailleuse, sa canne de maintien en bois robuste, sa chemise élimée et son pantalon épais en certains endroits déchiré, vivant comme les ancêtres avec l'âme rudimentaire mais plein de sagesse et de joie, de lenteur profonde, il aspirait à la tranquillité sereine de ceux que la vie actuelle n'affecte guère.

Il était tout simplement heureux et sans artifice, le cœur ouvert sur chaque chose.

Un homme en phase avec lui-même dans un lieu qui lui correspondait tellement.

Non, les guerres, les conflits et les folies de ce monde contemporain lui étaient infiniment étranger tout comme la noirceur

de ces êtres avides de gloire, de splendeur et de richesses financières.

Sans journaux, sans radio, libre sans les chaînes qui asservissent et rendent malades, Henri se suffisait encore à lui-même.

L'amour non plus ne le hantait point, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas connu de femme, compagne de vie et d'espoir.

Il se consolait par le doux savoir qu'il entretenait au jour le jour et la compagnie d'un chat, greffier sans gloire venu une nuit dans sa demeure et qui ne l'avait plus quitté dès lors.

Il était simple et sans a priori, regardant le lendemain avec humilité et espérance, avec les joies des enfants pour qui le monde se réinvente chaque jour un peu plus.

Il était bien dans son petit palais, plus heureux que le prince : sa maison romantique jusqu'à la fin de ses jours.

.....

Henri tomba un petit matin peu après le réveil du soleil et ne se releva pas.

On le trouva en journée les yeux tournés vers le ciel, demeure céleste, lieu consolable des enfants de la Terre.

.....

Henri avait un cousin, homme marié sans enfant qui se chargea de mettre en ordre la demeure de l'homme défunt.

Ce fut long car les souvenirs nombreux conservés depuis de si longues années

étaient l'objet d'un tri acharné. Que fallait-il conserver, que devait-on garder ?

Le camion chargea meubles et bibelots anciens, quelques affaires personnelles et disparut comme par miracle.

La demeure allégée de souvenirs d'antan était comme rajeunie.

Sans passé.

Bientôt, un écriteau « A vendre » fut placé sur le portail de la maison.